

ÉLOGE

DE M. JULIEN OFFROY

LA METTRIE,

Ci-devant Médecin des Gardes^s
Françoises,

prononcé par SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE

Dans son Académie à Berlin.



A B E R L I N.

M. D C C. L I I.







E L O G E

DE MONSIEUR

L A M E T R I E.

P A R S A M A J E S T E

L E R O I D E P R U S S E.

ULIEN OFFROY LA METTRIE
 J naquit à S. Malo le 25
 Décembre 1709. de Ju-
 lien Offroy la Mettrie, & de
 Marie Gaudron, qui vivoient
 d'un commerce assez considéra-
 ble pour procurer une bonne
 éducation à leur fils. Ils l'en-

Aij

voyerent au Collège de Coutance pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le Collège du Plessis ; il fit sa Rhétorique à Caen , & comme il avoit beaucoup de génie & d'imagination , il remporta tous les prix de l'éloquence ; il étoit né Orateur ; il aimoit passionnément la Poésie & les belles Lettres : Mais son pere qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un Ecclésiastique que pour un Poete , le destina à l'Eglise ; il l'envoya l'année suivante au Collège du Plessis , où il fit sa Logique sous M. Cordices, qui étoit plus Janseniste que Logicien.

C'est le caractère d'une imagination ardente de saisir avec force les objets qu'on lui présente. Comme c'est le caractère de la jeunesse d'être prévenu des

premieres opinions qu'on lui inculque , tout autre disciple auroit adopté les sentimens de son maître ; ce n'en fut pas assez pour le jeune la Mettrie , il devint Janseniste , & composa un Livre qui eut vogue dans le parti.

En 1725. il étudia la Philosophie au Collège d'Harcourt , & y fit de grands progrès ; de retour en sa Patrie, le sieur Hufaut, Médecin à Saint Malo, lui conseilla d'embrasser cette profession ; on persuada le pere , on l'assura que les remèdes d'un Médecin médiocre , rapportoient plus que les absolutions d'un bon Prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie , il dissequa pendant deux hyvers , après quoi il prit en 1728. à Reims le bonnet de Docteur ,

& y fut reçu Médecin.

En 1733. il fut étudier à Leyde sous le fameux Boheraave ; le Maître étoit digne de l'écolier , & l'écolier se rendit bien-tôt digne du maître. M. de la Mettrie appliqua toute la sagacité de son esprit à la connoissance & à la cure des infirmités humaines , & il devint grand Médecin dès qu'il voulut l'être.

En 1734. il traduisit dans ses momens de loisir le Traité du Feu de M. Boheraave , son *Aphrodisiacus* , & y joignit une Dissertation sur les maladies Vénériennes , dont lui-même étoit l'Auteur ; les vieux Médecins s'éleverent en France contre un écolier qui leur faisoit l'affront d'en sçavoir autant qu'eux ; un des plus célèbres Médecins de

Paris lui fit l'honneur de critiquer son Ouvrage (*marque certaine qu'il étoit bon*) la Mettrie répliqua , & pour confondre d'autant mieux son adverfaire , en 1738. il compofa un Traité du Vertige , estimé de tous les Médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine , une certaine basse jalousie est devenue un des attributs des gens de Lettres ; elle irrite l'esprit de ceux qui font en poffeffion de réputation contre les progrès des naiffans génies ; cette rouille s'attache aux talens fans les détruire , mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie qui avançoit à pas de Géans dans la carrière des sciences , fouffrit de cette jalousie , & fa vivacité l'y rendit trop fenfible,

Il traduifit à Saint Malo les Aphorifmes de Boheraave , la Matière médicale , les Procédés chimériques , la Théorie chimérique , & les Inſtructions du même Auteur ; il publia prefqu'en même-tems un abrégé de Sidenham : Le jeune Médecin avoit appris par une expérience prématurée, que pour vivre tranquille , il vaut mieux traduire que compoſer , mais c'eſt le caractère du génie de s'échapper à la réflexion , fort de ſes propres forces , ſi je puis m'exprimer ainſi , & rempli des recherches de la nature , qu'il faiſoit avec une dextérité infinie , il voulut découvrir au Public les découvertes qu'il avoit faites ; il donna ſon Traité ſur la petite Vérolle , ſa Médecine pratique , & ſix volumes de Commentaires

sur la Physiologie du sieur Boheraave , & tous ces Ouvrages parurent à Paris , quoique l'Auteur les eut composé à Saint Malo ; il joignit à la théorie de son Art une pratique toujours heureuse , ce qui n'est pas un petit éloge pour un Médecin.

En 1742. M. la Mettrie vint à Paris , attiré par la mort de M. Hufault son ancien maître , les Sieurs Morand & Sinobre le placerent auprès du Duc de Grammont , & peu de jours après ce Seigneur lui obtint le brevet de Médecin des Gardes ; il accompagna ce Duc à la guerre , & fut avec lui à la bataille de Dettingen , au siege de Fribourg , & à la bataille de Fontenoy , où il perdit son Protecteur qui y fut tué d'un coup de canon.

M. la Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même-tems l'écueil de sa fortune : Voici ce qui y donna lieu.

„ Pendant la campagne de
 „ Fribourg, la Mettrie fut at-
 „ taqué d'une fièvre chaude;
 „ une maladie est pour un Phi-
 „ losophe une école de Physi-
 „ que, il crut s'appercevoir que
 „ la faculté de penser n'étoit
 „ qu'une suite de l'organisation
 „ de la machine, & que le dé-
 „ rangement des ressorts in-
 „ fluoit considérablement sur
 „ cette partie de nous même,
 „ que les Métaphisiciens appel-
 „ lent l'ame.

„ Rempli de ces idées pen-
 „ dant sa convalescence, il por-
 „ ta hardiment le flambeau de
 „ l'expérience dans les ténébres

„ de la Métaphisique ; il tenta
 „ d'expliquer , à l'aide de l'ana-
 „ tomie, la texture déliée de l'en-
 „ tendement , & il ne trouva
 „ que de la mécanique , où d'au-
 „ tres avoient supposé une essen-
 „ ce supérieure à la maniere : *
 „ Il fit imprimer ses conjec-
 „ tures philosophiques sous le
 „ titre d'Histoire naturelle de
 „ l'Ame ; l'Aumônier du Ré-
 „ giment sonna le tocin contre
 „ lui , & d'abord tous les Dévots
 „ crièrent.

„ Le vulgaire des Ecclésiast-
 „ tiques est comme Dom Qui-

* Je ne sçai pas comment je pense , je sçai que
 je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens ,
 qu'il y ait des substances immatérielles & in-
 telligentes ; c'est de quoi je ne doute pas : mais
 qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la
 pensée à la matière , c'est de quoi je doute fort :
 Je révere la Puissance éternelle , & il ne m'ap-
 partient pas de la borner ; je n'affirme rien , je
 me contente de croire qu'il y a plus de choses
 possibles qu'on ne pense.

M. Leche

„ chotte qui trouvoit des avan-
 „ tures merveilleuses dans des
 „ événemens ordinaires , ou
 „ comme ce fameux Militaire ,
 „ qui trop plein de son système,
 „ trouvoit des colonnes dans
 „ tous les Livres qu'il lisoit ; la
 „ plupart des Prêtres exami-
 „ nent tous les Ouvrages de lit-
 „ térature , comme si c'étoit des
 „ Traités de Théologie , rem-
 „ plis de ce seul objet , ils voient
 „ des hérésies par tout , delà
 „ viennent tant de faux juge-
 „ mens , & tant d'accusations
 „ formées mal-à-propos pour
 „ la plupart contre les Auteurs.
 „ Un Livre de Philosophie doit
 „ être lû avec l'esprit d'un Phi-
 „ sicien , la nature , la vérité et
 „ son juge , c'est elle qui doit
 „ l'absoudre ou le condamner.
 „ Un Livre d'Anatomie doit

„ être lû dans un même sens.
 „ Si un pauvre Médecin prouve
 „ qu'un coup de bâton forte-
 „ ment appliqué sur le crâne dé-
 „ range l'esprit , ou bien qu'à
 „ un certain degré de chaleur la
 „ raison s'égare, il faut lui prou-
 „ ver le contraire , ou se taire.
 „ Si un Astronome habile dé-
 „ montre , malgré Josué, que
 „ la terre & tous les globes cé-
 „ lestes tournent autour du So-
 „ leil, il faut , ou mieux calcu-
 „ ler que lui , ou souffrir que la
 „ terre tourne.

Mais ces Théologiens , qui ,
 par leurs appréhensions conti-
 nuelles pourroient faire croire
 aux incrédules que leur cause est
 mauvaise , ne s'embarrassant pas
 de si peu de chose , ils s'obsti-
 nèrent à trouver des semences
 d'hérésies dans un Ouvrage qui

traïtoit de phisique ; l'Auteur
essuya une persécution affreuse,
& les Prêtres soutinrent qu'un
Médecin accusé d'hérésie ne
pouvoit pas guérir les Gardes
Françoises.

A la haine des dévots se joi-
gnit celle de ses rivaux de gloire,
celle-ci se ralluma sur un Ouvra-
ge de M. la Mettrie, intitulé la
Politique des Médecins. Un
homme plein d'artifices, & dé-
voré d'ambition, aspirait à la
place vacante de premier Méde-
cin du Roi de France ; il crut
pour y parvenir, qu'il lui suffi-
soit d'accabler de ridicule ceux
de ses Confreres qui pouvoient
préendre à cette Charge ; il fit
un libelle contr'eux, & abusant
de la facile amitié de M. la Met-
trie, il le séduisit à lui prêter la
volubilité de sa plume, & la fé-

condité de son imagination: Il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu , contre lequel étoit toutes les apparences , & qui n'avoit de protection que son mérite.

M. la Mettrie pour avoir été trop sincere , comme Philosophe , & trop officieux comme ami , fut obligé de renoncer à sa Patrie ; le Duc de Duras & le Vicomte du Chayla lui conseillèrent de se soustraire à la haine des Prêtres , & à la vengeance des Médecins , il quitta donc en 1746. les Hôpitaux de l'Armée , où M. de Sechelle l'avoit placé , & vint philosopher tranquillement à Leyde , il composa sa Penelope , ouvrage Polemique contre les Médecins , où à l'exemple de Démocrite ,

il plaisantoit sur la vanité de sa profession, ce qu'il y eut de singulier, c'est que les Médecins, dont la charlatanerie est dépeinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant : Ce qui marque bien qu'il se trouvoit dans l'Ouvrage plus de gayeté que de malice.

M. la Mettrie ayant perdu de vue ses Hopitaux & ses malades, s'adonna entièrement à la Philosophie spéculative, il fit son Homme-Machine, ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le matérialisme qu'il s'étoit sans doute proposé, de rédiger. Cet Ouvrage qui devoit déplaire à des gens, qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les Prêtres de Leyde contre l'Auteur ; Cal-

ministres, Catholiques & Luthériens oublièrent en ce moment, que la consubstantiation, le libre arbitre, la Messe des morts, & l'infailibilité du Pape les divisoient, ils se réunirent tous pour persécuter un Philosophe qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un tems que cette Monarchie faisoit une guerre heureuse à leurs Hautes-Puissances.

Le titre de Philosophe & de malheureux fut suffisant pour procurer à M. la Mettrie un azile en Prusse, avec une pension du Roi ; il se rendit à Berlin au mois de Février de l'année 1748. où il fut reçu membre de l'Académie Royale des Sciences ; la Médecine le revendiqua à la Métaphisique, & il fit un traité de la Dissenterie, & un autre de

L'Atisme, les meilleurs qui ayent été écrits sur ces cruelles maladies.

Il ébaucha différents Ouvrages sur des matieres de Philosophie abstraite qu'il s'étoit proposé d'examiner : & par une suite de fatalités qu'il avoit éprouvé, ces Ouvrages lui furent dérobés, mais il en demanda la suppression aussi-tôt qu'ils parurent.

M. la Mettrie mourut dans la maison de Milord Tyrconel, Ministre Plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie ; il semble que la maladie connoissant à qui elle avoit affaire, ait eu adresse de l'attaquer d'abord au cerveau pour le terrasser plus sûrement, il lui prit une fièvre chaude avec un délire violent, le malade fut obli-

gé d'avoir recours à la science de ses Collegues , & il n'y trouva pas la ressource , qu'il avoit si souvent , & pour lui & pour le Public , trouvé dans la sienne propre.

Il mourut le 11 de Novembre 1751. âgé de 43 ans , il avoit épousé Louise-Charl. Dreauno, dont il ne laissa qu'une fille âgée de cinq ans & quelques mois.

M. la Mettrie étoit né avec un fond de gayeté naturelle intarissable. Il avoit l'esprit vif , & l'imagination si féconde , qu'elle faisoit croître des fleurs dans le terrain aride de la Médecine. La Nature l'avoit fait Orateur & Philosophe ; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle , fut une ame pure & un cœur ferviable ; tous ceux auxquels les pieuses injures

des Théologiens n'en imposent pas, regrettent en M. la Mettrie un honneste homme, & un sçavant Médecin.

